

# Amadou Hampâté Bâ: Un voyage à travers la tradition

Inmaculada Díaz Narbona and Cristina Boidard Boisson

## Keywords

Tradition  
Héritage  
XIX<sup>e</sup> siècle  
XX<sup>e</sup> siècle  
Indépendance  
Européens

## Abstract

*The importance of tradition is fundamental in Amadou Hampâté Bâ's works. In his Memories, the prominent traditionalist Malian writer addresses questions of 'Tradition' in the African context. These questions are a rich journey into the history of the African continent during the twentieth century, from colonization to the Independences.*

Dans la culture européenne, le terme 'Tradition' sert fréquemment à évoquer tout ce qui nous a été transmis de génération en génération et constitue un fonds commun que nous associons à tout ce qui nous paraît 'ancien', ou 'folklorique'. Ainsi et d'une manière générale, nous avons la coutume d'envisager le vocable 'tradition' comme un matériel hérité (chansons de geste, histoires et légendes, artisanat, coutumes...) et, en même temps, comme la manière grâce à laquelle ce fonds nous est parvenu: une transmission, à travers le temps, de génération à génération, et sous une forme non écrite. Ce que nous n'arrivons cependant presque jamais à capter, c'est que par tradition on entend l'ensemble des traits singuliers qui différencient les groupes humains les uns des autres, c'est-à-dire ce qui constitue les marques identitaires sans lesquelles un groupe culturel serait exactement égal à un autre; autrement dit, la justification d'une collectivité donnée. C'est, pour citer un traditionaliste congolais, une référence universelle intériorisée par chaque individu: un pacte collectif en même temps qu'un consentement individuel.<sup>1</sup>

Mais parler de tradition dans cette acception, à notre époque de globalisation et de nationalismes peut résulter contradictoire. En effet, d'un côté, de nombreux sociologues et anthropologues affirment actuellement que les 'marques identitaires' ne correspondent qu'à un concept politique créé de toutes pièces, une structure sociale qui, malheureusement, peut dériver vers une construction nationaliste radicale, c'est-à-dire, d'exclusion. D'autre part, il n'est pas moins certain que les liens qui unissent les différentes sociétés actuelles prétendent aller au-delà d'un simple échange pour construire ce qu'il est convenu d'appeler le 'village global'. Bien que la construction de société mondialisée soit remise en question surtout lorsqu'il s'agit des relations entre pays riches et pays pauvres. Nous oublions trop fréquemment la prémisse qui consiste à décider ce que l'on mondialise et entre quels acteurs, alors que cette prémisse devrait être le fondement du concept de mondialisation. Pour ces raisons, parler de 'Tradition' de nos jours, devrait faire référence aux principes mentionnés antérieurement qui, à mon avis, ne s'excluent pas les uns les autres: en effet, la mondialisation ne devrait pas signifier l'assimilation culturelle des pauvres par les riches et le nationalisme ne devrait pas être synonyme d'exclusion. L'identité des peuples, comme l'identité personnelle, est le résultat d'un long processus assuré par la Tradition au sens qu'Amadou Hampâté Bâ lui donnait dans un article publié en 1962, juste après l'Indépendance: 'l'héritage accumulé pendant des milliers d'années par un peuple.'<sup>2</sup> Autrement dit, celui qui ne tient pas compte de ce qu'il

1 F. Lumwamu, 'Le sens de la tradition', *Recherche, Pédagogie et Culture*, 5, 1977, p. 4. Et il continue: 'La tradition devient une convention également admise, une monnaie partout acceptée, au sein d'une communauté humaine. On est loin de ce que qu'on pourrait appeler le sens de base, celui qui fait le principal de la saisie quasi-épidermique du mot tradition et qui appelle à priori la négation de soi, l'affirmation de soi à partir d'autrui. Nous tombons alors dans la simple désignation empirique des choses, qui ne nous situe et ne nous définit nulle part.'

2 A.H. Bâ, 'Les traditions africaines, gages de progrès', *Images de Toumliline*, numéro spécial, 1962, p. 22.

était hier, ne sera rien demain. Il s'agit de ce qui définit l'ontologie des peuples et non de la caricature que nous avons faite quelquefois à travers notre prisme d'occidental.

Le concept réducteur que notre culture a eu de la Tradition en général, et des traditions africaines en particulier, nous a conduits à tenir des discours qui oscillent continuellement entre le concept de 'peuples primitifs' qu'il fallait civiliser coûte que coûte, en les privant dans ce but de leurs langues, de leurs religions et de leurs structures sociales, et l'attitude d'inhibition et faussement respectueuse qui préconise le maintien de toutes les coutumes (même si elles attentent aux droits les plus inaliénables, comme dans le cas des mutilations sexuelles féminines) sous le couvert du respect de la différence culturelle. Sans oublier l'attitude dénoncée par le camerounais Mongo Béti, où l'on voit clairement une volonté politique qui assimile la tradition à un concept 'mystique' de l'identité des peuples<sup>3</sup>. Ainsi par exemple, sous couvert de non violation des traditions, à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle et début du XX<sup>ème</sup>, on construisit des villes indigènes éloignées des quartiers blancs où les structures minimales étaient absentes. c'est un système similaire à celui de l'apartheid: 'laissons les indigènes maintenir leurs traditions, puisque nous sommes incompatibles.'

Indépendamment des usages divers que l'on a faits et que l'on continue à faire de la Tradition, il s'agit d'un concept généralement considéré comme l'antithèse du progrès. Une attitude très claire en ce qui concerne la tradition est celle que nous trouvons dans l'œuvre de Mongo Béti.<sup>4</sup> Pour lui, la Tradition, comme n'importe quelle réalité vivante, doit avoir un début, une période de croissance, un apogée et une fin; arrivée à ce point final, elle doit faire place à une tradition nouvelle, mieux adaptée aux exigences de la vie. À son avis, les Africains ont difficilement perçu cette évidence avant le début des années 90. Cependant, se demande-t-il, combien de traditions sont nées et mortes en France, par exemple, du théocentrisme et de la théocratie du Moyen-Âge, qui passait par le totalitarisme monarchique du Droit divin, pour déboucher sur une société industrielle, laïque et permissive?

En réalité, l'opinion de Mongo Béti est clairement partagée par Amadou Hampâté Bâ, considéré comme le traditionaliste africain le plus représentatif. Utilisant une métaphore récurrente pour expliquer la Tradition, Bâ affirme:

La Tradition doit être considérée comme un arbre. Il y a le tronc mais il y a les branches. Et un arbre qui n'a pas de branches ne peut donner d'ombre. C'est pourquoi il faudrait que les traditions élaguent elles-mêmes les branches qui meurent. Je suis contre la conservation aveugle et totale des traditions comme je suis contre la négation totale des traditions parce que ce serait une négation, une abdication de la personnalité africaine.<sup>5</sup>

De ce dialogue en absence, on peut déduire qu'opposer progrès et tradition selon une optique 'moderne' est un faux problème.

Mais dans une autre perspective, celle d'une société traditionnelle, ce raisonnement n'aurait aucune raison d'être comme l'énonce le proverbe africain: 'Les jeunes, qu'ils aient raison ou tort – dit un adage africain – ils auront raison'<sup>6</sup> parce que les jeunes représentent le futur et seront les maîtres de demain. Un futur que l'on désire meilleur, évidemment car 'le tisserand demande que le fil soit plus fin et plus solide; le cultivateur choisit la semence; l'éleveur choisit son étalon et va jusqu'à payer cher pour que la femelle soit saillie.'<sup>7</sup> De sorte que, selon les mots de Amadou Hampâté Bâ, 'la Tradition ne s'oppose donc pas au progrès; elle le cherche, elle le demande, elle le demande à Dieu et elle est en train même de le demander au diable.'<sup>8</sup> Tradition et progrès doivent

3 Dans l'entrée 'Tradition' du *Dictionnaire de la Négritude*, on affirme: 'Pour eux [les ethnologues], tradition et identité se confondent, l'une étant le signe en quelque sorte mystique de l'autre; l'infidélité à la tradition, quelle qu'elle soit, est génératrice de graves perturbations psychologiques et sociales et, plus profondément, d'aliénation. Il faut donc maintenir les Africains dans leurs traditions, fût-ce contre leur volonté.' M. Béti et O. Tobner, *Dictionnaire de la Négritude*, Paris: L'Harmattan, 1989, p. 221.

4 cf. M. Béti et O. Tobner. *op. cit.*, pp. 222-23.

5 A.H. Bâ, *Sur les traces d'Amkoullel l'enfant peul*, Arles: Actes Sud, 1998, p. 133.

6 A.H. Bâ, 'Les traditions africaines', *art. cit.*, p. 35.

7 A.H. Bâ, *ibid.*

8 A.H. Bâ, *ibid.*

9 A.H. Bâ, *ibid.*

10 A. Ricard, *Littératures d'Afrique noire. Des langues aux livres*, Paris: Karthala-CNRS, 1995, p. 162.

11 cf. l'annexe I à A.H. Bâ, *Où, Mon commandant!*, Arles: Actes Sud, 1994, p. 393. Héléne Heckmann continue: 'Pour lui, inventer, c'aurait été mentir, et du même coup retirer tout intérêt à son témoignage.'

12 A.H. Bâ, *ibid.*

13 A.H. Bâ, *id.*, p. 22.

former un couple indissociable dont on doit pouvoir dire, à l'instar des mots prononcés pour bénir l'union de l'homme et de la femme dans certaines régions africaines: 'Puisse les mânes des ancêtres intercéder auprès de la puissance suprême afin que le produit de l'union que nous bénissons aujourd'hui soit multiple et meilleur en tous points que ne le sont les conjoints eux-mêmes.'<sup>9</sup>

Si cette affirmation est importante en ce qu'elle comporte d'équilibre et d'harmonie dans la vision d'une des questions qui a le plus opposé des générations de philosophes, de penseurs et de créateurs africains, elle l'est encore plus lorsque nous vérifions que la quête de l'équilibre et de l'harmonie constitue une sorte de leitmotiv tout au long de la vie et de l'œuvre de cet auteur. Cette dernière constitue un héritage de sagesse, de connaissance et de cohérence qui forme un tout tellement homogène que la rédaction de ses mémoires (publiées après sa mort par les soins de sa légataire littéraire Héléne Heckmann dont nous attendons le troisième volume) semble confirmer le désir de l'auteur de fermer le cercle d'une longue trajectoire. On dirait, comme l'affirme Alain Ricard que

Son oeuvre s'achève sur une autobiographie pleine de charme et de vivacité, comme si, après une vie aussi longue et aussi bien remplie, il fallait ici, à travers le récit de l'enfance, donner une unité à ce corpus de textes qui pourrait paraître disparate. [...] L'histoire d'un interprète filou, celle d'un petit garçon espiègle, et celle d'un vieux sage malicieux son complémentaires.<sup>10</sup>

Pour les personnes qui se consacrent à la critique littéraire et à l'enseignement de l'histoire de la littérature, il est toujours passionnant d'analyser à quel point le vécu de l'auteur détermine, influence et modèle sa création. Et ce qui est souvent considéré comme la caricature d'une classe de littérature ou de la présentation d'un auteur (le schéma biographie et oeuvre, c'est-à-dire vie et oeuvre de l'auteur) pourrait être non seulement valable mais en fait contenir ce qui constitue l'attrait majeur et la complexité maximale de cet auteur car on ne peut dissocier sa vie de son oeuvre, ni (et c'est le plus important) sa vie de la vie et des avatars d'une bonne partie du continent africain.

Comme l'affirme Héléne Heckmann<sup>11</sup>, le désir de Amadou Hampâté Bâ était de fournir un témoignage authentique non seulement de sa vie mais aussi, à travers celle-ci, de la société africaine et de ses contemporains. Pour lui, inventer aurait signifié mentir, et par voie de conséquence, supprimer l'intérêt de son témoignage. Il voulait faire connaître aux autres le monde dans lequel il avait vécu, et dont il était le 'résultat' avec ses ombres et ses lumières; ce tableau est valable seulement s'il est conforme à la vérité. C'est ce qu'il affirmait à propos de ses écrits: 'Lorsque j'écris, c'est de la parole couchée sur le papier.'<sup>12</sup> Et la Parole, pour un vrai Peul, est plus importante que la vie elle-même.

Il est donc extrêmement intéressant de suivre le parcours formel et chronologique de ses mémoires, car cela sera utile pour pénétrer dans ce 'voyage' autour de sa vie qui est aussi, en réalité, l'histoire du continent africain: ses racines culturelles, son organisation pré-coloniale et le rôle qu'a joué la France pendant le XX<sup>e</sup> siècle, rôle qui a conditionné le futur. Les personnes qui ont eu le privilège de connaître l'auteur, de l'entendre conter ses histoires, eurent raison d'insister pour qu'il les écrive. Elles constituent aujourd'hui un point de repère pour qui veut connaître la culture africaine, pour qui désire s'instruire tout en se distrayant – ce qui est la fonction de la littérature traditionnelle – et pour qui s'interroge sur la difficile coexistence de deux systèmes de vie pratiquement incompatibles. Comme dit le proverbe peul: 'Celui qui demande trop peut être agaçant, mais il ne mourra pas ignorant.'<sup>13</sup>

Lorsqu'on aborde les mémoires, la première chose qui attire l'attention, est leur structure. Nous savons que Amadou Hampâté Bâ les avaient conçues comme un unique volume et qu'elles furent divisées en deux tomes sur demande de l'éditeur. Nous savons également que Amadou Hampâté Bâ fournit aussi les deux titres, mais on ne sait s'il a déterminé lui-même la structure interne des volumes. De toutes façons, pour un auteur qui ne laisse généralement rien au hasard et qui nous a habitués à une cohérence extrême, le parallélisme entre la structure interne des mémoires et les classes d'âge ou étapes de vie que traversent les hommes selon la tradition du Mali, nous paraissent être beaucoup plus qu'une coïncidence. En effet, et comme lui-même le rappelle<sup>14</sup>, au Mali, il y avait trois classes d'âge: jusqu'à 21 ans (enfance et adolescence), de 22 à 42 ans (formation) et de 43 à 63 (maturité); chaque étape était à son tour divisée en périodes de 7 ans. À partir de 63 ans, on considérait que le brillant commence à disparaître, et les forces à manquer.

Le premier tome des mémoires, *Amkoullel, l'enfant peul*, traite la première phase, celle de l'enfance et l'adolescence en 7 chapitres qui nous font penser à la sous-division traditionnelle. Un autre auteur du Mali, Massa Makan Diabaté, se souvient:

Et la tradición dit: *La vie de l'enfant, c'est comme les vingt et une cordes de la kora. Sept font revivre le passé. Sept égrenent le présent. Et les sept autres appellent l'avenir.*<sup>15</sup>

Nous proposons de revoir les étapes de la vie de l'auteur à partir de ce schéma. Amadou, fils d'Hampâté Bâ, est né au Bandiagara (Mali), en plein pays dogon avec le siècle. Il croit que ce fut en 1900, bien que le registre civil indique l'année 1901. De famille peule influente, il est apparenté du côté maternel à El Haj Omar, fondateur de l'Empire Toucouleur de Macina et Grand Maître de la Tidjaniya, une des confréries islamiques qui ressemblent aux ordres religieux catholiques. De plus, il était prédestiné à être 'chef'. En effet, comme il aimait rappeler, il eut deux pères et il aurait du hériter une « chefferie » de chacun d'entre eux. Son père biologique, Hampâté Bâ aurait du hériter la chefferie de Fakala qui lui fut soustraite par le roi Tidjani Tall qui ainsi, vengeait la mort de son oncle El Hadj Omar. Au cours de ce massacre tous les mâles furent exécutés sauf Hampâté Bâ, qui dut se cacher et grandit pour cette raison dans une famille de bouchers. Réhabilité plus tard par le roi, il préféra, par gratitude, continuer à vivre dans la famille qui l'avait recueilli. Ainsi son fils, Amadou Hampâté Bâ, perdit la première possibilité d'avoir hérité la chefferie qui aurait dû lui revenir de droit.

Sa mère, Kadidja Pâté, était la fille de Pâté Poullou Diallo, maître peul de l'initiation pastorale qui renonça à tout pour suivre El Hadj Omar dont il fut ami et compagnon inséparable. Son mariage avec Hampâté Bâ fut considéré comme une mésalliance par toutes les familles toucouleurs de la région et la 'guerre des sortilèges' commença. À l'encontre des lois coraniques, ils firent appel à des magies et sorciers pour essayer de détruire le couple et de le rendre stérile. Il semble que la magie eut un certain effet: des trois enfants du couple, seul Amadou Hampâté survécut. De plus, un fait important se produisit: la grande différence d'âge, l'hostilité qui les entourait ou les sortilèges rendirent la présence de son mari insupportable à Kadidja, femme pourtant gaie et courageuse, et son mari, faisant preuve de générosité, lui accorda la liberté.

Kadidja se maria en secondes noces avec Tidjani Thiam, chef de la région de Louta (dans le Burkina Faso actuel). Cette nouvelle alliance ne fut pas acceptée non plus par la famille de Kadidja, car son mari appartenait à un clan rival; elle le fut encore moins par les épouses de ce dernier qui décida d'adopter Amadou Hampâté Bâ comme fils aîné car il n'avait pas eu d'enfants de ses mariages antérieurs. Cela provoqua de même la

14 A.H. Bâ, 'La traditions africaines', *art. cit.*, p. 34.

15 M.M. Diabaté, *Comme une piqûre de guêpe*, Paris: Présence africaine, 1980, p. 18.

16 A.H. Bâ, *Amkoullé*,  
*L'enfant peul*, Arles: Actes  
Sud, 1991, p. 276.

17 'On pouvait à la rigueur  
désobéir à son père,  
mais jamais à sa mère.  
Tout ce qui venait d'elle  
était considéré comme  
sacré et source de béné-  
diction. Contrevenir à la  
volonté de ma mère ne  
me serait donc même  
pas venu à l'esprit.  
Puisque telle était sa  
décision, telle était donc  
la volonté de Dieu à  
mon égard, et tel serait  
mon destin', A.H. Bâ,  
*id.*, p. 390.

18 A.H. Bâ, *id.*,  
pp. 402-03.

colère de tous les clans Toucouleurs car il avait choisi comme successeur un Peul descendant des assassins de El Hadj Omar.

Le second mariage de sa mère sera déterminant dans la vie d'Amadou Hampâté Bâ. Comme l'adoption se produisit du vivant de son père biologique et malgré son opposition, ce dernier exigea que l'enfant reste dans sa famille au lieu de partir à Louta, au pays Bambara, avec sa mère qui suivit Tidjani Thiam en exil. Il demeura donc au sein de sa famille paternelle jusqu'à l'âge de 5 ans, moment où il alla vivre avec sa mère, prenant alors contact avec la culture bamba et avec l'administration anarchique de la justice que faisait la France à cette époque. De son père adoptif, il apprit la dignité et le courage de supporter la prison et l'injustice, en plus d'un métier: celui de tailleur-brodeur. Mais, pour la deuxième fois, la chefferie qui devait lui revenir lui fut refusée.

Le troisième occasion se présenta avec l'implantation de l'école des Blancs, où il fut inscrit de manière obligatoire. C'est une anecdote qu'il raconte de façon amusante: son père Tidjani (comme il l'appelle) lui avait dit que la chance se présente trois fois, pas une de plus. À l'âge de 12 ans, il savait déjà que les Blancs étaient les nouveaux chefs. C'est la raison pour laquelle sa décision passa outre la conviction générale qui voulait que l'école des Blancs obligeât les enfants à renoncer à leur foi islamique, les situant ainsi en marge de la société. Son frère, par exemple, ne fréquenta pas cette école. Malgré cela, il continua sa formation religieuse à l'école coranique de Thierno Tall, ainsi qu'une formation traditionnelle avec Koulell (d'où viendra son premier surnom, petit Koulell). Sa prodigieuse mémoire et sa soif de connaissance lui permirent d'obtenir sa première bourse d'étude pour briguer le certificat indigène d'études qu'il obtiendra en 1941 à l'école de Djenné. Il décrit ainsi son voyage, le quatrième qu'il a fait dans sa vie: 'Aujourd'hui, j'ai treize ans. Je n'ai plus de frère, ma mère est au loin, je laisse derrière moi tous ceux qui ont veillé sur mon enfance et je ne sais pas ce qui m'attend, mais je marche d'un bon pas sur la route: je pars pour étudier, et pour devenir un chef.'<sup>16</sup>

Il interrompt alors ses études, qu'il devra reprendre à Bamako pour réaliser le rêve de sa vie: être admis dans la prestigieuse École Normale William Ponty (Gorée, Dakar) où étaient formés les futurs cadres de l'Afrique Occidentale Française pour l'Administration Coloniale. Cependant, avec ce second certificat en main et son rêve sur le point de se réaliser, une décision de sa mère changea de nouveau sa vie: elle s'opposa à ce qu'il parte si loin – et pour un peul de cette époque, 'il était absolument impensable de désobéir à un ordre de sa mère.'<sup>17</sup> Son refus de ce qui était un privilège lui valut une sorte d'exil, c'est-à-dire sa nomination comme 'écrivain temporaire' à Ouagadougou.

La scène d'adieu à sa mère ferme une étape et en ouvre une autre. Les séparant, le fleuve, élément littéraire par excellence, symbole de pureté, de fertilité et, évidemment, de voyage initiatique, de formation et de déroulement de la vie. L'étape de sa maturité allait commencer:

[...] je me tournai instinctivement pour regarder encore une fois ma mère. [...] Peu à peu sa silhouette élégante disparut derrière la dune [...]. Avec elle disparaissait Amkoullé, et toute mon enfance. [...] Je me tournai vers l'avant. La proue de l'embarcation fendait en deux les eaux soyeuses et limpides du vieux fleuve dont le courant nous portait, comme pour m'entraîner plus vite vers le monde inconnu qui m'attendait, vers la grande aventure de ma vie d'homme.<sup>18</sup>

Cette scène clôt le premier volume des mémoires. Amadou Hampâté Bâ a 21 ans, moment où se termine la première étape de sa vie qui nous a fait découvrir, comme l'affirme Massa Diabaté, les racines, le présent et la préparation du futur. Le voyage à

Ouagadougou marque, effectivement, un tournant: à partir de ce moment-là, il écrit son journal intime où il notera systématiquement toutes les traditions orales qu'il aura l'occasion de connaître, et qui constituent les Archives Amadou Hampâté Bâ.

Le titre du second tome *Oui, mon Commandant!* annonce son contenu: sa vie comme fonctionnaire de l'Administration Française dans un territoire lointain et différent du sien culturellement parlant, où il atteindra la maturité personnelle, professionnelle et religieuse. Mais surtout, le titre indique que nous assisterons à une mise en scène de ce qu'a signifié la présence française en Afrique Occidentale Française et de la manière dont elle a été organisée

Les débuts de ses fonctions dans l'Administration coïncident logiquement avec ses débuts dans la vie. Le jeune homme devra surmonter les pièges d'une société inconnue jusque là. Son contact avec l'alcool, l'intérêt qu'il suscite chez les femmes, sa vie ascétique et solitaire le poussent à prendre la décision de formaliser un mariage concerté antérieurement avec Baya Diallo. Sa première fille portera le nom de sa grand-mère, Kadidja (qui est aussi celui de la première femme du prophète) et sera élevée par elle selon la coutume africaine. Entre temps, ses fonctions l'obligeront à assister à des événements aussi dramatiques que ceux arrivés à la prison de Dori, qui lui firent comprendre la situation d'inégalité des Noirs par rapport aux Blancs aux colonies, et mesurer l'immensité du pouvoir des administrateurs sur tout et tous, même sur les Blancs. En même temps, il commença à remarquer le rôle important que les auxiliaires africains jouaient dans certaines affaires, spécialement les interprètes (c'est un thème qu'il traitera dans son roman *L'étrange destin de Wangrin ou les roueries d'un interprète africain*, 1973). La valeur de ses réflexions sur les anecdotes qu'il raconte réside dans le fait qu'elles ont toutes comme base ses expériences, ce qu'il a vécu, puisque comme Amadou Hampâté Bâ disait: '*j'ai entendu est plus proche de l'erreur que j'ai vécu.*'<sup>19</sup> Cela l'autorise à faire un bilan de la colonisation d'une part, et des colonisateurs d'autre part. Cependant, ses mémoires ne sont pas une excuse pour insulter ou rejeter tout ce qui venait de France, alors qu'il aurait pu le faire; son intérêt, une fois de plus, se centre sur le souci légitime de défendre la dignité et la culture des peuples africains, indépendamment de qui exerce cette défense. Bien qu'il ait connu le début des idées indépendantistes – dans les années '20 commence à percer le cri de 'L'Afrique aux Africains!' et qu'il ait souffert des persécutions entre 1937 et 1943, on observe dans ses mémoires l'équilibre propre à celui qui veut décrire, qui veut seulement raconter. Et il le fait avec l'assurance de quelqu'un qui connaît le système de l'intérieur – puisqu'il était même devenu Chef de Sous-division intérimaire, ce qui était impensable à l'époque.

S'il est certain que quelques Gouverneurs, responsables français et missionnaires catholiques n'échappent à la critique, il ne l'est pas moins que d'autres sont admirés à cause de leur zèle et probité dans leur fonction, bien que celles-ci eussent pour but de maintenir la présence française et d'exécuter les ordres. Il est vrai aussi qu'abondent les cas où les chefs locaux africains sont ouvertement blâmés ainsi que les 'Blancs-noirs'<sup>20</sup>, c'est-à-dire les Noirs se comportant comme les Blancs et qui constituèrent une catégorie spéciale dans le processus de colonisation.

Pour résumer, grâce à ses mémoires nous prenons connaissance des événements historiques comme s'il s'agissait d'un volume spécialisé, mais – et c'est là que réside l'art de la parole traditionnelle – en nous laissant porter par un ton d'amusement qui rend l'utile beau et l'art fonctionnel.

La jeunesse et le manque d'expérience transforment le parcours du personnage qui n'est autre que Amadou Hampâté Bâ, en un parcours initiatique et de formation, comme il se doit dans la deuxième étape de vie. Nous devons ajouter que le second

19 A.H. Bâ. *Oui, mon commandant!*, op. cit., p. 82.

20 Dans une note au pied de page, A.H. Bâ définit le Blanc-noir comme 'noir imitant les Blancs, autrement dit "un Blanc de couleur noire", un faux Blanc', *id.*, 42.

tome qui comporte sept chapitres comme le premier, ne respecte pas la répartition chronologique du premier: il commence à l'âge de 22 ans et termine à celui de 33 alors qu'il aurait dû aller jusqu'à 42 ans selon le schéma traditionnel. Nous devons cependant admettre que le vécu de ces années correspond à l'étape qu'il devait parcourir. La fin des mémoires, 'le retour aux sources' (titre du dernier chapitre) marque son passage symbolique et réel aux actions de l'âge adulte, âge où un homme est chargé de diriger les autres, de donner ce qu'il a récolté et de transmettre ce qu'il a appris. Il lui restera des difficultés et des épreuves à surmonter (exactement de 1937 à 1942) mais cette étape qui culmine en un long séjour avec Thierno Bokar, après les 11 années passées au Burkina Faso, a représenté selon lui, 'une sorte de plongée dans un monde spirituel d'où j'émergeais comme lavé, et portant sur le monde un regard nouveau.'<sup>21</sup>

La valeur de cette œuvre – ou de cette vie? – réside, surtout pour nous Européens, dans l'enseignement qu'elle offre en ce qui concerne l'histoire de la savane africaine: son passé pré-colonial et les conséquences du système colonial français. Conscient du manque d'information de son éventuel public et de l'importance d'une vie qui s'est déroulée à une époque cruciale et dans un point géographique important, avec sagesse il accompagne les anecdotes de véritables leçons d'histoire et d'ethnologie, sans mentionner ses sentiments, conformément à la pudeur peule. Ainsi, mariage, enfants et liens affectifs sont passés sous silence, silence rarement rompu pour expliquer une coutume, telle que l'éducation des enfants par d'autres membres de la famille que les parents, ou les rites et les fêtes des mariages.

À partir de notre lecture, il semble important de signaler la présentation qu'il effectue des aspects suivants: l'histoire de l'Afrique, l'organisation sociale et familiale, la Tradition orale comme art et la/les religion/s. Ces aspects à eux seuls constituent un résumé du contenu général. Il est important de les indiquer parce qu'ils furent exactement ceux qui déterminèrent au XVIII<sup>e</sup> siècle (lors des premiers contacts des Européens avec les habitants du continent africain) l'image négative qui survit encore aujourd'hui. Les premiers Européens ne 'virent' pas leur organisation sociale et familiale et affirmèrent qu'ils s'agissait de peuples anarchiques vivant dans une promiscuité animale: ils ne 'comprirent' pas non plus l'animisme et pensèrent qu'ils étaient athées et/ou païens; ils ne surent pas 'écouter' la littérature orale et affirmèrent que c'était des peuplades incultes, des sauvages sans histoire. De cette façon, l'Europe transforma l'Afrique en image parfaite de l'Autre et se lança à la conquête et à l'évangélisation de ses habitants en toute légitimité. Lorsqu'il présente l'histoire de l'Afrique Occidentale, Amadou Hampâté Bà ne se limite pas à la période post-islamique. Pour expliquer ses origines, il analyse la généalogie avec l'habileté qui le caractérise. Çà et là, au fil du texte et des nombreuses notes explicatives, il décrit les grandes groupes ethniques, leur rôle dans la formation des Empires pré-coloniaux et l'adaptation complexe qu'il ont dû réaliser pour s'adapter, après les guerres islamiques, à une réalité différente. Entre la création du grand empire mandingue par Soundjata au XIII<sup>e</sup> siècle et l'arrivée et l'installation des Français, l'histoire a suivi son cours comme toile de fond et non comme simple décor: avec la maîtrise d'un bon défenseur de la Tradition, avec calme et fermeté, Amadou Hampâté Bà est capable de relier des faits entre eux pour démontrer que le continent africain n'était pas une Tabula rasa culturelle. De plus la survie de la culture était assurée: la Tradition orale était chargée de rappeler, de transmettre l'Histoire. Non seulement l'histoire mais aussi le reste de la culture. Les scènes où des actions littéraires sont décrites abondent dans le texte. Cela n'est pas surprenant si nous tenons compte de sa vocation précoce (Amkoullel) qui durera toute sa vie et lui fera occuper une place privilégiée dans la création et la recherche africaines. Les textes de

tous les genres oraux sont présents dans les scènes que ce bon transmetteur de la tradition reproduit avec fidélité, que ce soit des textes de poésie, de chant ou des contes. C'est une caractéristique générale de son œuvre: son écriture paraît vouloir refléter les conditions de l'oralité, de sorte que toutes sortes de genres sont présents; les contes pour éduquer par des exemples, les proverbes pour fixer les conduites, les dictons servir de liaison. Les genres ne sont pas les seuls éléments 'hérités' (adaptés) de l'oralité; les techniques utilisées par l'auteur le sont aussi: s'adresser au lecteur, comme s'il s'agissait d'un auditoire, reproduire des onomatopées qui allègent les descriptions, inclure des dialogues rythmés; toutes ces techniques incitent à penser qu'il s'agit d'une œuvre qui doit être 'écoutée'. Et, de surcroît, écoutée dans son milieu traditionnel, qu'il décrit souvent, qu'il recrée à chaque occasion.

Ces créations offrent un intérêt supplémentaire: celui de nous situer dans les structures sociales traditionnelles. À partir d'un chant funèbre, par exemple, il décrit la forme, le lieu et les acteurs des cérémonies funèbres, établissant par là le code de l'organisation sociale. Il s'agit en fait d'une organisation complexe, très hiérarchisée qui passa inaperçue pour les Européens comme nous l'avons mentionné antérieurement. Malgré sa profonde connaissance de toute la savane africaine, Amadou Hampâté Bâ s'intéresse particulièrement à la société peul et bambara. La stratification de cette société en nobles, castes et esclaves, la description de l'intérieur de cette organisation et de son fonctionnement sont mises en relief dans le texte ou dans les nombreuses notes qui l'accompagnent, de sorte que le traité d'histoire dont nous avons parlé est complété par un enseignement d'ethnologie. Pour cela, l'auteur s'attarde à décrire la famille, les systèmes parentaux et matrimoniaux, l'éducation des enfants et le rôle que chacun doit jouer dans cette trame sociale. Le traitement de la figure de la mère revêt un intérêt spécial mais nous devons signaler que bien que le rôle de la mère soit fondamental dans la société peule, le cas de la mère de Amadou Hampâté Bâ est un cas singulier. Aussi bien ses origines que ces actes publics font de Kadidja (dont un surnom, entre autres, a été celui de 'femme à pantalon' à cause de son courage et de sa décision) la protagoniste d'événements extraordinaires qui pourraient être attribués à des héros d'épopées comme l'indiquent clairement les récits. Par ailleurs, la valeur de son enseignement et de ses conseils accompagnera le jeune fonctionnaire dans toutes les situations difficiles du début de sa carrière. Bien que cela n'apparaisse pas dans la hiérarchisation sociale, la première éducatrice dans la vie quotidienne et le savoir vivre est la mère, et c'est une évidence dans le cas qui nous concerne.

La formation, dans le milieu africain décrit, est complétée par l'apprentissage des traditions et, parfois, aussi par l'école coranique. Nous pénétrons dans les deux écoles, de nouveau, grâce aux expériences de l'auteur. Le texte transmet ainsi toute la valeur de la Tradition inculquée dès l'enfance, Tradition où se tissent les origines du groupe, ses héros, l'histoire des ancêtres pour composer une mosaïque multiple mais unique en ce qui concerne l'identité d'un groupe déterminé et la place que chaque individu occupe en son sein. Nous avons souvent entendu dire que ces mémoires constituent la meilleure source de connaissance de la société africaine et de son fonctionnement. Nous souscrivons à ce point de vue et signalons en outre que notre apprentissage se déroule de façon agréable.

La présence de la dimension religieuse dans l'œuvre de Amadou Hampâté Bâ constitue un autre pôle de réflexion. Sa vision de musulman fervent et appartenant à un courant puriste, ne l'empêche pas de décrire et même d'accepter les cérémonies religieuses traditionnelles. De plus, lorsqu'il vivait en pays Bambara il fut initié selon les rites traditionnels, avec le consentement de son père, pour pouvoir s'intégrer dans une Association d'âge, c'est-à-dire un des groupes qui se réunissent par tranches d'âge à des



22 A.H. Bâ, *id.*, p. 387.

23 A.H. Bâ, *id.*, p. 380.

24 A.H. Bâ, *ibid.*

25 A.H. Bâ, *id.*,  
pp. 379-80.

26 Cf. V. Monteil, *L'Islam Noir*, Paris: Seuil, 1964. Amadou Hampâté Bâ dit, à ce propos, 'L'Islam installé en Afrique a presque toujours absorbé les coutumes sociales anciennes quand elles n'étaient pas en contradiction avec ses principes essentiels', *Oui, mon Commandant!*, *op. cit.*, p. 159.

27 Nous reprenons le titre de l'article de B. Mia-Musunda, 'Le Viol de l'identité négro-africaine', *Présence africaine*, 98, 1976.

28 'Les Africains appelaient cet impôt 'le prix de l'âme', c'est-à-dire la dîme à payer pour avoir droit à la vie...', A.H. Bâ, *Oui, mon Commandant!*, *op. cit.*, p. 170.

fins de solidarité et d'entraide. Ses ancêtres avaient toujours dirigé leur Association en pays peul comme lui-même le fera.

Il pratiqua la tolérance et le respect (sur lesquelles il insistera tant plus tard) dès son adolescence aux côtés de son père et, par la suite, en suivant les indications de son maître, Thierno Bokar. Il disait: 'L'arc-en-ciel doit sa beauté à la variété de ses couleurs.'<sup>22</sup> En effet, initié dans l'ordre Tidjaniya, il eut toujours des aspirations œcuméniques. Ses mémoires permettent d'apprécier la nature de l'enseignement familial puis de celui de son maître qui lui transmettra le 'bonnet sacré' (la direction spirituelle). Ces enseignements formeront ce qui sera l'axe de sa vie: 'l'incompréhension et l'intolérance [sont] le père et la mère de toutes les divergences humaines' parce que 'quand tout le monde revendique la vérité, à la fin personne ne l'aura.'<sup>23</sup>

Le schéma des trois vérités, base de la philosophie du maître Thierno Bokar, reprend ainsi le principe de tolérance selon lequel 'Ma vérité, comme ta vérité, ne sont que des fractions de la Vérité. Ce sont des croissants de lune situés de part et d'autre du cercle parfait de la pleine lune.'<sup>24</sup> Parce que la sagesse traditionnelle dit: 'Il faut savoir écouter. Il faut cesser d'être ce que tu es et oublier ce que tu sais.'<sup>25</sup> Les enseignements de Thierno Bokar, que complètera Amadou Hampâté Bâ, constituent une philosophie de la vie qui complète la pensée traditionnelle africaine. En effet, les divers rites et coutumes seront assumés par Amadou Hampâté Bâ après avoir consulté son maître, s'ils ne contredisent pas les principes de l'Islam (c'est une caractéristique de ce qu'on appelle 'l'Islam Noir',<sup>26</sup> qui le différencie des pratiques d'autres lieux). Amadou Hampâté Bâ sera initié aux rites pastoraux peuls (où lui sera transmis le texte Koumen, qu'il publiera par la suite) et aux rites bambara du Komo, bien qu'il remarque que dans les deux cas il s'est agi de transmissions de connaissances exempts de principes contraires à sa croyance. Les seuls principes fondamentaux étaient, pour son maître, être sûr de sa croyance et le respect des croyances d'autrui. Curieusement, Thierno Bokar sera poursuivi à cause de ses idées, soumis à la réclusion à domicile où il mourra en 1940. Amadou Hampâté Bâ sera lui-même poursuivi pour des raisons religieuses jusqu'à ce que Monod lui donne un emploi à l'Institut Français de l'Afrique Noire en 1942. La France coloniale considérait dangereuse cette voie philosophique et religieuse.

Le récit de sa vie et la description de son cadre traditionnel sont complétés par l'exposition des événements qui ont donné lieu à ce que l'on peut considérer comme l'époque moderne du continent africain; c'est-à-dire, l'irruption des puissances européennes dans un contexte qui a souffert un déséquilibre logique et des conséquences si souvent mises en relief: l'espace et les biens réquisitionnés, la morale et la religion supplantées, les institutions et même les langues traditionnelles méprisées et remplacées par des langues étrangères, tout un processus de ce que l'on a appelé le 'viol de l'identité négro-africaine'<sup>27</sup> dont les résultats sont encore visibles. Amadou Hampâté Bâ se penche avec une attention spéciale sur l'explication du système colonial: l'organisation administrative centraliste (intégralement copiée du système français), le paiement d'impôts ('le prix de l'âme')<sup>28</sup> et les travaux forcés ne pouvaient pas coexister avec les structures sociales traditionnelles ni avec l'économie de subsistance. Ces perturbations provoquèrent continuellement des tumultes, des affrontements et même des batailles dont il fut témoin plus d'une fois.

Mais la destruction du tissu social n'agit pas seulement aux niveaux que nous venons d'indiquer. Comme lui-même en fit l'expérience, l'intégration (qui commença avec 'l'école des enfants des chefs') a produit autant ou plus de dégâts que le système économique. De l'obligation de parler français à la soumission à l'autorité des gouverneurs (tout-puissants), toutes les structures sociales ont été transformées par la

colonisation française, ce qui conduira selon Césaire à la 'la chosification du continent'<sup>29</sup> et pour Fanon à 'l'épidermisation de l'infériorité'.<sup>30</sup>

Dans cette inégalité, la colonisation provoqua aussi une différenciation, c'est-à-dire des catégories qui séparaient certains africains des autres, fait que l'on pourrait résumer en ce 'désir d'aller à l'école des Blancs' de l'enfant Amadou Hampâté Bâ et que l'auteur des mémoires explique ainsi:

Une entreprise de colonisation n'est jamais une entreprise philanthropique, sinon en paroles. [...] Il faut d'abord arracher des esprits, comme de mauvaises herbes, les valeurs, coutumes et cultures locales pour pouvoir y semer à leur place les valeurs, les coutumes et la culture du colonisateur, considérées comme supérieures et seules valables. Et quel meilleur moyen d'y parvenir que l'école?<sup>31</sup>

Une fois l'ordre traditionnel renversé, dans la France républicaine (notons la contradiction que suppose la construction de la République parallèlement à la construction de l'Empire) tous les africains deviennent des ressortissants/sujets français (et de ses représentants) sauf ceux de quatre communes du Sénégal qui étaient considérés comme des citoyens.

À l'intérieur de ces deux grands groupes, six catégories existent (qui remplacent les classes ethniques naturelles): les citoyens français de droit, les citoyens français des quatre communes et les africains naturalisés français, d'un côté; d'un autre côté, les sujets français du Sénégal, les sujets français lettrés et les sujets français illettrés. Ce que les Africains, avec l'humour qui les caractérise, comme raconte Amadou Hampâté Bâ transformèrent en Blancs-blancs (Toubabs), les Blancs-noirs, les Noirs des Blancs et les Noirs-noirs.

De toute façon, bien que Amadou Hampâté Bâ les juge comme un fait méprisable, il assume cependant les apports qui ont pu exister. Car, citant le conte initiatique *Kaidara*, dont il donnera une version en prose et une autre en vers, 'toute chose a nécessairement une face diurne et une face nocturne'<sup>32</sup> et parmi les aspects positifs de la colonisation, il signale précisément l'acquisition d'une langue comme 'un instrument précieux de communication entre ethnies qui ne parlent pas la même langue et moyen d'ouverture sur le monde extérieur – à condition de ne pas laisser mourir les langues orales, qui sont le véhicule de notre culture et de notre identité'.<sup>33</sup>

Phrase qui, malheureusement a aujourd'hui une valeur spéciale. Comme nous avons affirmé au début de notre article, les réflexions de Amadou Hampâté Bâ coïncident toujours avec un sage équilibre entre la Tradition et la Modernité, entre la conservation des valeurs, la tradition et l'acceptation de ce que le passage du temps conseille, entre les nationalismes d'exclusion et la tendance au métissage de nos sociétés.

Il fut Ambassadeur du mali en Côte d'Ivoire, membre su Conseil Exécutif de l'UNESCO, conférencier et écrivain d'articles infatigable. Il fut mathématicien, poète (en trois langues), conteur inégalable, historien, astronome, théologien, philosophe... mais avant tout un homme éduqué dans les valeurs de solidarité, d'aide mutuelle et de respect des personnes âgées, conscient de la valeur de la Tradition, de cette tradition non fanatique. Sa phrase, 'en Afrique, quand un vieillard meurt, c'est une bibliothèque qui brûle',<sup>34</sup> appartient au patrimoine de tous les Africains qui la font leur sans savoir parfois le nom de celui qui l'a prononcée, ni de quel pays elle est venue: juste récompense que la transmission orale a réservé à celui qui peut être considéré comme le traditionaliste Africain le plus important.

29 A. Césaire, *Les discours sur le colonialisme*, Paris: Présence africaine, 1950, p. 19.

30 F. Fanon, *Peau noire, masques blancs*, Paris: Seuil, 1952, p. 8.

31 A.H. Bâ, *Ankoulel, l'enfant peul*, p. 382.

32 A.H. Bâ, *ibid.*

33 A.H. Bâ, *ibid.*, pp. 382-83.

34 Prononcée en 1960, lors de la première 'Conférence générale' à l'UNESCO où tous les pays nouvellement indépendants participèrent. A.H. Bâ faisait partie de la délégation du Mali. cf. l'annexe II à A.H. Bâ, *Où, Mon commandant!*, Arles: Actes Sud, 1994, p. 396.